

Poteries de terre et boutons de nacre

Artisanat et pluriactivité ouverte dans le village de Favières (Meurthe-et-Moselle), de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle

Jean-Pierre Legendre

Émulations - Revue de sciences sociales, 2023, n° 43-44, « Aux champs, à l'atelier et à la mine. Expériences du travail hors de l'usine, entre mondes ruraux et urbains (XIX^e-XXI^e siècles) ».

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/legendre>

Pour citer cet article

Jean-Pierre Legendre, « Poteries de terre et boutons de nacre. Artisanat et pluriactivité ouverte dans le village de Favières (Meurthe-et-Moselle), de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle », *Émulations*, n° 43-44, Mise en ligne le 18 octobre 2023.
DOI : 10.14428/emulations.043-44.06

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Poteries de terre et boutons de nacre

Artisanat et pluriactivité ouverte dans le village de Favières (Meurthe-et-Moselle), de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle

Jean-Pierre Legendre¹

[Résumé] Le village de Favières montre une intéressante variante du processus de proto-industrialisation et de ses conséquences. Situé sur des terres agricoles médiocres, il ne doit son développement qu'à l'essor d'un artisanat tourné vers l'exportation. Au XVIII^e siècle, celui-ci exploite les ressources locales (bois, pierre, argile, chanvre) et fournit essentiellement les campagnes environnantes, parfois assez éloignées. Au XIX^e siècle, de nouvelles fabrications se mettent en place dans le cadre du *Verlagssystem*. Elles passent désormais par des entrepreneurs urbains et sont en partie destinées à une clientèle plus citadine (broderie, passementerie, boutons de nacre). Ce changement de production s'accompagne d'une plus grande perméabilité entre les mondes de l'agriculture et de l'artisanat, mais aussi de faibles salaires pénalisant tout particulièrement les femmes, situation qui va accélérer le départ des jeunes adultes vers le bassin industriel de Nancy et entraîner un déclin démographique.

Mots-clés : artisanat rural, pluriactivité, proto-industrialisation, *Verlagssystem*.

Earthenware pottery and mother-of-pearl buttons. Crafts and pluriactivity in the village of Favières (Meurthe-et-Moselle), from the end of the 18th to the beginning of the 20th century

[Abstract] The village of Favières shows an interesting variant of the proto-industrialisation process and of its consequences. Located on poor agricultural land, it owed its development only to the growth of a craft industry turned towards export. In the 18th century, this was based on local resources (wood, stone, clay, hemp) and essentially supplied the surrounding countryside, sometimes quite far away. In the 19th century, new productions were introduced as part of the putting-out system. They went through contracts with urban entrepreneurs and were partly intended for a more urban clientele (embroidery, passementerie, mother-of-pearl buttons). This change was accompanied by a greater permeability between the worlds of agriculture and crafts, but also by mediocre salaries which penalised women in particular. This situation accelerated the departure of young adults to the industrial area of Nancy and led to a demographic decline.

Keywords: rural craft industry, pluriactivity, proto-industrialization, putting-out system.

L'histoire de l'artisanat rural en Lorraine à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle a fait l'objet de plusieurs études. Elles ont toutefois le plus souvent abordé le sujet dans le cadre général des activités industrielles et/ou d'une aire géographique souvent très vaste, qu'il s'agisse de la région dans son ensemble (Baudin, 1992), d'un département (Gueslin, 1990) ou d'un canton (Braudel, 1990). Focaliser les observations sur un seul village ne manque pourtant pas d'intérêt, ainsi que le montre le cas de Favières (département

¹ Conservateur général du Patrimoine, service régional de l'archéologie d'Auvergne-Rhône-Alpes.

de Meurthe-et-Moselle). La population de cette commune rurale présente en effet la particularité d'avoir compté une proportion d'artisans exceptionnelle pour la région, dont certains ont pratiqué une activité singulière : la fabrication de boutons de nacre à partir de coquillages importés en grande partie de l'océan Pacifique².

En l'absence d'archives privées, les sources disponibles proviennent essentiellement des fonds publics : registres paroissiaux et d'état civil³, recensements de la population⁴, statistiques industrielles⁵ et matrices cadastrales⁶. Quelques indices matériels viennent s'y ajouter, qui témoignent de la production céramique (poteries conservées au Musée Lorrain de Nancy) ou nacrière (déchets de production découverts sur le terrain). Cette documentation permet d'appréhender la manière dont les diverses productions artisanales du village ont été orientées, d'abord en fonction des ressources naturelles locales et ensuite au gré des grands changements économiques et sociaux qui ont caractérisé le XIX^e siècle et le début du XX^e. Il est également possible de voir jusqu'à quel point l'artisanat de Favières, largement tourné vers la vente à l'extérieur du village dès le XVIII^e siècle, s'inscrit dans un processus de proto-industrialisation, concept théorisé par Franklin Mendels dans les années 1970 et fortement amendé depuis (Deyon, 1984 ; Krietke, Medick, Schlumbohm, 1996 ; Mendels, 1984 ; Olivier, 1999). Les différentes sources offrent par ailleurs une assez bonne image du rôle tenu par la main-d'œuvre féminine, tant dans l'agriculture que dans l'artisanat à domicile. Bien que les travaux sur ce sujet, initiés en France dans les années 1970, se soient multipliés ces dernières années (Battagliola, 2010 ; Knittel, Raggi 2013), ils ont souvent privilégié le milieu de l'usine ou de l'artisanat urbain. Le thème spécifique de la place des femmes dans l'artisanat rural est donc resté peu abordé.

1. Agriculture et pluriactivité

Le ban communal du village de Favières (1158 habitants en 1846) couvre une surface de près de 3000 hectares et semble largement suffire aux besoins de l'agriculture. Toutefois, cette apparence est trompeuse, car vers 1820 les parcelles labourables ne représentent que 839 hectares de terres assez médiocres (Michel, 1822) et la forêt couvre les deux tiers du territoire communal⁷ (fig. 1 et 2). Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la propriété foncière est par ailleurs concentrée entre les mains d'un petit nombre de laboureurs (voir § 6). Cette situation explique la nécessité, pour beaucoup d'habitants, de cumuler agriculture et artisanat, dans le cadre d'une pluriactivité que l'on retrouve dans toutes les campagnes françaises (Mayaud, 1999 ; Rinaudo, 1987). Les artisans des

² Nous tenons à remercier Mme Valérie Hoffmann, maire de Favières, ainsi que M. Daniel Leclere pour leur aide.

³ Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (ADMM), 5 Mi 187, commune de Favières, registres paroissiaux et d'état civil, 1685-1872.

⁴ ADMM, 6 M 33/187, état nominatif des habitants de la commune de Favières, 1846-1921.

⁵ ADMM, 9 M 1 à 9 M 23, statistique industrielle départementale, 1789-1913.

⁶ ADMM, 3 P 188, commune de Favières, matrices cadastrales, 1833-1914.

⁷ ADMM, commune de Favières, plans cadastraux napoléoniens, 1832.

villages lorrains cultivent presque tous un lopin de terre et peuvent également travailler ponctuellement pour un laboureur ; à l'inverse, il arrive que les ouvriers agricoles se mettent au service d'un artisan ou bien pratiquent eux-mêmes un petit artisanat (Gueslin, 1990).

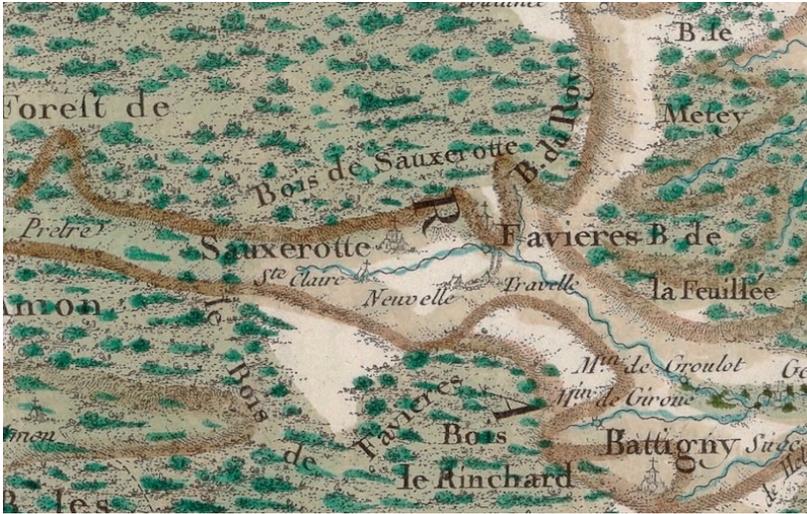


FIGURE 1 : FAVIÈRES ET SON ANNEXE DE SAUXEROTTE SUR LA CARTE GÉNÉRALE DE LA FRANCE DITE « CARTE DE CASSINI », 1762-1763. LA PRÉSENCE MAJORITAIRE DE LA FORÊT APPARAÎT CLAIREMENT (BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, GE FF-18595 -112)



FIGURE 2 : UNE RUE DE FAVIÈRES VERS 1900 (PHOTO FOURRIER HIPPOLYTE LORANGE)

Dans ce monde paysan, la place du travail féminin est difficile à évaluer avec précision car, comme c'est généralement le cas, les documents d'archives sont loin de la prendre systématiquement en compte (Battagliola, 2010). En 1881, on ne trouve ainsi que treize femmes chefs de famille (veuves ou célibataires) parmi les agriculteurs propriétaires et aucune parmi les locataires. En fait, il convient de comptabiliser les épouses des cultivateurs, dont il est évident qu'elles participaient tout autant à la gestion des exploitations. On obtient alors une vision beaucoup plus féminisée de la profession, avec 62 femmes et seulement 54 hommes⁸. En ce qui concerne les ouvriers agricoles, on compte douze femmes sur 29 individus en 1846 et en 1881 elles sont quinze sur 57, soit respectivement 41 % et 26 % du total. Dans le cadre de la pluriactivité, beaucoup de ces ouvrières agricoles complètent leurs revenus grâce à la broderie, tandis que leurs homologues masculins aident les bûcherons pendant l'hiver (Gueslin, 1990). Par ailleurs, il ne faut pas négliger le fait que d'autres femmes, recensées comme étant sans profession ou bien comme travaillant dans l'artisanat, peuvent également pratiquer occasionnellement l'agriculture, que celle-ci soit vivrière ou rémunérée.

2. L'exploitation des ressources locales par l'artisanat

Face aux contraintes agro-pédologiques qui limitaient les surfaces cultivées, les habitants de Favières ont été obligés de diversifier leurs activités. Avant le XIX^e siècle, cette stratégie repose en grande partie sur l'exploitation d'autres richesses naturelles que celles de l'agriculture : bois de la forêt, roche calcaire et argile du sous-sol. Ceci explique qu'en 1770-1780 l'étude des registres paroissiaux montre que l'artisanat constitue la profession de 52 % des chefs de famille. Des chiffres comparables, voire supérieurs, se retrouvent à la même époque dans d'autres régions de France comme le Nord, le Jura ou la Normandie (Delsalle, 1993). Cette situation est toutefois beaucoup plus remarquable en Lorraine, où on estime qu'au XVIII^e siècle la proportion des artisans se situe généralement entre 10 et 25 % des chefs de famille (Baudin 1992 ; Braudel 1990). Comme tous les villages, Favières a abrité une petite population pratiquant une pluriactivité dite « fermée », c'est-à-dire produisant essentiellement pour les besoins de la communauté (maçon, maréchal-ferrant, tailleur d'habits, cordonnier, boulanger, etc.) (Rinaudo, 1987) (voir tableau 1). Mais, dès le XVIII^e siècle, environ 60 % des artisans-chefs de famille travaillent dans le cadre d'une pluriactivité « ouverte », en grande partie tournée vers l'extérieur. Cette tendance initiale se confirmera au XIX^e siècle et c'est elle qui nous intéresse plus particulièrement ici.

⁸ Chiffre ne comprenant pas les enfants d'agriculteurs travaillant avec leurs parents, ces derniers étant en revanche pris en compte dans les totaux du tableau 2.

TABEAU 1 : EFFECTIFS DES PRINCIPALES CATÉGORIES D'ARTISANS À FAVIÈRES D'APRÈS LES RECENSEMENTS DE 1846, 1881 ET 1911. MALGRÉ DE NETTES VARIATIONS, ON REMARQUE L'IMPORTANCE DES PROFESSIONS LIÉES À LA PLURIACTIVITÉ OUVERTE, NOTAMMENT EN CE QUI CONCERNE LES DIVERS MÉTIERS DU TEXTILE

Métiers	1846	1881	1911
Bûcherons, scieurs de long	25	23	17
Charpentiers	4	2	4
Charrons	8	4	3
Menuisiers	9	5	2
Sabotiers, galochiers	20	17	1
Tonneliers, merrandiers	-	1	2
Tailleurs de pierre	10	4	-
Maçons	22	9	4
Potiers	15	2	-
Tuiliers	9	1	-
Ferblantiers	1	1	2
Maréchaux-ferrants	6	3	4
Mécaniciens	-	4	10
Serruriers	4	2	-
Cordonniers	7	3	3
Selliers	1	2	1
Chanvriers, cardeurs, fileuses	27	-	-
Tisserands	8	1	-
Tailleurs	3	4	2
Confectionneuses	-	-	3
Couturières	5	16	19
Chemisières	-	8	-
Giletières	-	-	1
Lingères, repasseuses	1	5	5
Dentellières	1	5	-
Brodeuses	42	25	82
Passementières	-	32	-
Perleuses	-	-	3
Boutonniers-nacriers	11	87	26
Bouchers, boulangers	3	4	8
Huiliers, distillateurs	3	2	-
Meuniers	2	1	-

2.1. La forêt

L'abondance du couvert forestier du territoire communal de Favières a permis le développement de métiers liés à la transformation du bois. La forêt fait travailler 24 bûcherons en 1846 et 23 en 1881 ; elle fournit également une abondante matière première pour plusieurs types d'artisans, les plus nombreux étant les sabotiers et les galochiers. La statistique industrielle de 1811 recense ainsi 27 sabotiers, regroupés au sein de treize ateliers dont l'importante production (42 000 paires en 1810) est en grande partie vendue hors du village « à l'usage des habitants du pays ». Cet artisanat longtemps florissant périclité toutefois à la fin du XIX^e siècle, puisqu'on ne dénombre plus qu'un seul sabotier à Favières en 1911.

2.2. Le sous-sol : pierre et argile

La roche calcaire qui affleure sur une partie du ban communal pouvant être facilement extraite, plusieurs carrières ont été utilisées depuis le Moyen Âge pour bâtir les maisons du village, mais également pour des édifices plus éloignés, comme l'église de la petite ville de Vézelize, distante de treize kilomètres (Lepage, 1845). Vers 1770-1780, les tailleurs de pierre représentent environ 10 % des artisans-chefs de famille. L'exploitation du calcaire à Favières semble avoir toutefois stagné dès le début du XIX^e siècle du fait des difficultés rencontrées pour l'exportation. Cette dernière était freinée tant par la qualité moyenne de la roche locale (Marquis, 1804) que par l'éloignement des grands axes routiers, puis ferroviaires. La baisse de nouvelles constructions, suite à la diminution de la population à partir du milieu du XIX^e siècle, a contribué à accélérer l'abandon des gisements de calcaire et à réduire l'effectif des tailleurs de pierre, mais aussi celui des maçons.

Une autre richesse du sous-sol de Favières est constituée par la présence d'une argile ferrugineuse permettant la fabrication de poterie vernissée et de tuiles de bonne qualité (fig. 3). La présence de potiers est déjà attestée au XVII^e siècle (Volpe, 1999) et, vers 1770-1780, ils représentent environ 18 % des artisans-chefs de famille. Leur activité excède largement les besoins du village : la statistique industrielle de 1811 indique une production de 42 000 pièces en 1789 (pour sept ateliers) et de 99 000 en 1810 (pour onze ateliers). La majeure partie est donc destinée à l'exportation dans les campagnes environnantes, mais aussi dans les départements limitrophes de la Meuse, de la Haute-Marne et des Vosges (Dubus, Pannequin, 1999). La commercialisation est assurée par des marchands de poterie itinérants, dont cinq sont recensés dans le village en 1846. Comme les carrières, la poterie de Favières amorce un déclin dans la première moitié du XIX^e siècle. Les terres vernissées de Favières ont la réputation de bien conserver les aliments, mais elles sont progressivement supplantées par la poterie de grès (importée notamment d'Alsace) qui est jugée supérieure pour cet usage (Dubus, Pannequin, 1999). Le nombre d'ateliers chute à deux en 1881 et le dernier potier, Nicolas Mathis, cesse son activité entre 1906 et 1911. En plus de la poterie, l'argile de Favières a également servi

à alimenter une production de tuiles, attestée elle aussi dès le XVII^e siècle⁹, mais qui ne semble destinée qu'à une clientèle locale. L'une de ses caractéristiques est qu'elle emploie au XIX^e siècle une main-d'œuvre majoritairement féminine : le recensement de 1846 mentionne en effet sept tuilières pour deux tuiliers.



FIGURE 3 : CHAUFFERETTE À BRAISES, DITE « COUVOT », FABRIQUÉE EN 1845 PAR LE POTIER FRANÇOIS MATHIS DE FAVIÈRES (D'APRÈS *L'ART POPULAIRE EN FRANCE*, 2, 1930)

3. Vers d'autres productions : les métiers du textile

Au XVIII^e siècle, Favières abrite un groupe d'artisans spécialisés dans le tissu de chanvre, dont la fibre était issue des chenevières cultivées dans les environs. Les chanvriers et tisserands, au nombre d'une quinzaine, représentent ainsi vers 1770-1780 environ 14 % des artisans-chefs de famille. Leur capacité de production excède largement les besoins de la population, ce qui laisse à penser qu'une partie des produits était vendue en dehors du village. Le développement du tissage industriel dans la ville voisine de Nancy entre 1825 et 1840 a contribué au déclin de cette activité (Voilliard, 1961). Les villageois se sont alors tournés vers d'autres métiers du textile : dentelle, broderie, passementerie et confection. Pour cela, ils ont toutefois été obligés de s'intégrer dans des circuits de fabrication régis par des commanditaires urbains, qui fournissaient une grande partie de la matière première et récupéraient le produit fini. Le travail des artisans de Favières est donc dès lors en partie dirigé depuis la ville, illustrant le schéma du *Verlagssystem*, dit aussi « fabrique disséminée », qui se développe en Europe depuis la fin du Moyen

⁹ ADMM, B 9950, intendance de Lorraine et Barrois, compte d'Hubert Henry, 1645.

Âge et qui est encore très actif en France au XIX^e siècle (Kellenbenz, 1963). La liaison entre les producteurs et les commanditaires est assurée par des intermédiaires, les « fabricants à façon » ou « facteurs de fabrique »¹⁰, appelés « cossons » en Lorraine.

Dans le cadre du *Verlagssystem*, la broderie, apparue dans la ville de Nancy vers 1800, gagne progressivement les campagnes environnantes dans la première moitié du XIX^e siècle (Prévot, 2010). Nancy abrite à cette époque pas moins de 200 entrepreneurs qui fournissent du travail à 40 000 ouvrières à domicile dans les villages des environs (Lepage, 1845) (fig. 4). En 1846, cette activité est pratiquée par 42 femmes à Favières, ce qui en fait alors l'artisanat le plus représenté dans le village. On y recense à la même date trois fabricantes à façon ou factrices, qui constituent pour les brodeuses des intermédiaires quasi obligatoires avec les commanditaires urbains (Haxo, 1856). Dans le sillage de la broderie, la passementerie se développe à Favières vers 1850-1860, faisant travailler 32 ouvrières en 1881. Comme les brodeuses, les passementières passent par des intermédiaires habitant sur place ; toutefois ces derniers sont des hommes et ils exercent également un autre métier (épicier, boulanger). Ce secteur d'activité disparaît à la fin du XIX^e siècle, car il ne pouvait pas rivaliser avec les grands centres de fabrication de Saint-Étienne et Lyon. Le relais est alors pris par la bonneterie et la fabrication de gilets (32 femmes et trois hommes en 1896) et par la couture (19 femmes en 1911). Le développement de la production industrielle de vêtements a été responsable de la disparition rapide de ces métiers au début du XX^e siècle, mais une partie des emplois ainsi perdus est sauvée par le retour inattendu de la broderie. Cette activité a subi une récession à partir de 1860, suite à la concurrence de la Suisse, mais aussi à cause de la guerre de Sécession, qui a entraîné la fermeture du marché américain (Voilliard, 1961). Elle enregistre ensuite un renouveau à la fin du XIX^e siècle, grâce à la lingerie et au linge de maison (Prévot, 2010). Favières ne comptait plus que 25 brodeuses en 1881 mais en 1911 elles sont 82, ce qui témoigne bien de la capacité de l'artisanat local à s'adapter à la demande. Ultimes représentantes du *Verlagssystem* dans le village, les dernières brodeuses cesseront leur travail après la Seconde Guerre mondiale.

¹⁰ Le fabricant à façon est payé au forfait par le commanditaire, tandis que le facteur de fabrique est payé à la commission.



FIGURE 4 : BRODEUSES DANS UN VILLAGE DE LORRAINE, VERS 1900

4. Une activité artisanale originale : les boutonnières-nacriers

La fabrication de boutons de nacre s'est développée en France au début du XIX^e siècle, la matière première étant principalement constituée de coquillages de l'océan Pacifique, importés d'Angleterre par les ports de la Manche. Localisé au départ à Paris, cet artisanat se répand ensuite suivant le principe de la « fabrique disséminée » dans une dizaine de villages de l'Oise et de la Seine-et-Oise (Barberet, 1886). On peut donc s'étonner de la présence, à Favières et dans le bourg voisin de Colombey-les-Belles (distant de dix kilomètres) de deux ensembles d'ateliers très éloignés de cette concentration principale et qui resteront uniques en leur genre dans l'est de la France. La fabrication de bouton est attestée à Favières dès 1839 ; les ouvriers sont au nombre de onze en 1846 et de 87 en 1881, date à laquelle ils représentent 31 % de l'ensemble des artisans du village. La production est alors contrôlée par au moins cinq fabricants à façon ou facteurs de fabrique ; quatre de ces derniers (dont l'un est aussi cafetier) résident sur place et un autre à Colombey-les-Belles. Ces intermédiaires traitent probablement avec quelques-uns des douze grossistes en mercerie installés à Nancy¹¹. Comme beaucoup d'artisans, les travailleurs de la nacre exercent dans le cadre d'une pluriactivité, car un rapport indique qu'ils « sont occupés, suivant les saisons, au travail des boutons et à celui des champs » (Xardel, 1879 : 242). Sans doute victimes de la concurrence de la production industrielle française et étrangère (Barberet, 1886) les boutonnières ne sont plus que 26 en 1911 et les derniers ateliers ferment leurs portes au cours de la décennie suivante.

¹¹ *Annuaire administratif, judiciaire et commercial de Meurthe-et-Moselle*, Nancy, N. Grosjean, 1880 ; ADMM, 9 M 12 à 16, statistique industrielle, 1878-1881.

Les vestiges subsistants du travail de la nacre apportent en outre quelques détails techniques intéressants. La dernière machine à découper encore conservée est absolument identique à celles qui étaient utilisées dans les grands centres de l'Oise et de la Seine-et-Oise (fig. 5). Les déchets de fabrication (boutons inachevés, coquillages percés) (fig. 6) indiquent par ailleurs la provenance de la matière première utilisée : il s'agit d'huîtres perlières, de troques ou trocas (*Trochus maculatus*) et d'ormeaux (*Haliotis*), tous originaires de l'océan Pacifique, mais aussi d'une moule d'eau douce commune à l'époque en Europe, la mulette (*Margaritifera margaritifera*) (Bertaud, 1999). Enfin, les recensements indiquent que la production de boutons à Favières repose souvent sur une organisation familiale, associant les parents et éventuellement les enfants – ces derniers étant parfois âgés de seulement quatorze ans. La fabrication, qui demande une quinzaine d'opérations successives, pouvait dans ce cas être réalisée à la chaîne. Sur les 87 boutonnières recensés en 1881, 48 sont ainsi regroupés au sein de 19 familles. Il faut noter que les femmes (toutes épouses ou filles de boutonnières) ne se rencontrent qu'au sein de ces ateliers familiaux ; elles sont 24 en 1881 et représentent 27,5 % du total des travailleurs de la nacre dans le village.



FIGURE 5 : ANCIEN TOUR À BOUTONS DE NACRE CONSERVÉ À LA MAIRIE DE FAVIÈRES (PHOTO J.-P. LEGENDRE)



FIGURE 6 : DÉCHETS DE FABRICATION DES BOUTONS DE NACRE DÉCOUVERTS À FAVIÈRES (PHOTO J.-P. LEGENDRE)

5. Rémunérations et conditions de travail

Faute de sources, il est impossible d'évaluer avec précision le revenu des patrons artisans de Favières à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle. Un échantillonnage dans la matrice cadastrale des années 1850 à 1914 révèle toutefois un patrimoine qui témoigne d'une certaine aisance. Qu'ils soient potier, menuisier, sabotier, maréchal-ferrant, charron, boulanger, distillateur ou huilier, ils disposent en effet d'une propriété foncière atteignant fréquemment un à deux hectares, ce qui représente au minimum dix fois ce que possèdent les ouvriers agricoles du village. Par contraste, les gains des simples salariés de l'artisanat figurant dans la statistique industrielle de 1811 sont faibles : 1 franc par jour pour un ouvrier sabotier ; 1,25 franc pour un ouvrier potier (sans doute non spécialisé) ; 1,60 franc pour un ouvrier tuilier. À cette époque, le kilogramme de pain coûte 40 centimes (Tulard, 1970). Seuls la pluriactivité ainsi que le complément assuré par le travail féminin permettent donc aux plus modestes familles d'assurer leur subsistance. Les nouveaux métiers qui se développent à Favières au XIX^e siècle dans le cadre du *Verlagssystem* n'améliorent pas cette situation, car ils ne sont que la conséquence de la recherche par les entrepreneurs urbains d'une main-d'œuvre rurale bon marché (Deyon, 1979). Les rémunérations, qui se font à la pièce, vont par ailleurs être progressivement tirées vers le bas pour faire face à la concurrence. La fabrication des boutons est un excellent exemple de ce phénomène. Au départ, c'est un métier qui semble lucratif, car vers 1835 les artisans de la nacre de l'Oise gagnent le double d'un ouvrier agricole (Graves, 1837). Les statistiques industrielles des années 1878-1880 nous montrent cependant que les boutonnières de Favières ne gagnent en moyenne que 1,50 à 1,60 francs par jour, alors qu'à la même époque les ouvriers des usines urbaines de la région ont un salaire compris entre 3,50 et 4,50 francs (Xardel, 1879). En 1888, beaucoup

de boutonniers ne perçoivent plus que 1,25 franc¹², à une époque où le prix du kilogramme de pain est de 34 centimes (De Brevans, 1892). En 80 ans et malgré l'apparition de nouveaux métiers dans le village par le biais du *Verlagssystem*, le revenu minimum des plus modestes employés de l'artisanat n'a donc guère évolué.

Dans ce système, les femmes sont les plus désavantagées, car au sein d'une famille leur rémunération est considérée comme un simple appoint, situation équivoque qui permet de justifier qu'il soit largement inférieur à celui des hommes (Battagliola, 2010). En 1878, le salaire journalier des boutonniers de Favières ne représente que 53 % de celui de leurs collègues masculins (Xardel, 1879). Bien représentées dans la boutonnerie et très largement majoritaires dans le textile, les femmes constituent la main-d'œuvre principale au service des commanditaires urbains, mais elles sont aussi les victimes privilégiées des pratiques salariales abusives de ces derniers. Vers 1855, de nombreuses brodeuses lorraines ne gagnent ainsi que 50 à 60 centimes par jour (Haxo, 1856). Une grande partie d'entre elles travaille également aux champs, mais cette pluriactivité peine à leur assurer un revenu décent. Une ouvrière agricole pratiquant également la broderie ne gagne ainsi que 189 francs par an, soit une moyenne de 63 centimes par jour travaillé. Dans le même temps, son homologue masculin, occupé à la fois aux champs et en forêt comme aide-bûcheron, perçoit au total 285 francs, soit 50 % de plus¹³.

Une autre caractéristique de ces nouveaux métiers de l'artisanat rural est que les horaires pratiqués sont beaucoup plus extensibles que dans la grande industrie. Les brodeuses travaillent ainsi couramment quinze à seize heures par jour, alors que dans les usines textiles de la région la journée est de douze heures. La posture courbée, aggravée par une longue station sur un siège souvent inadapté, peut par ailleurs entraîner des déformations de la colonne vertébrale. Enfin, il faut noter que certains parents n'hésitent pas à déscolariser partiellement des fillettes de sept à onze ans pour qu'elles puissent apprendre les rudiments du métier d'aiguille (Haxo, 1856). La situation des boutonniers-nacriers n'est pas meilleure, car les machines produisent une grande quantité de poussière très fine et abrasive, qui fait que les ouvriers sont souvent atteints de maladies respiratoires (bronchite, emphysème, asthme) et/ou d'ophtalmie chronique (Tardieu, 1862).

6. Les relations entre les différentes catégories socio-professionnelles

La pluriactivité a pour conséquence logique de faciliter le passage d'un métier à l'autre (Rinaudo, 1987). Ceci explique que, lorsqu'ils en ont la possibilité, les enfants des artisans se convertissent sans problème à l'agriculture. L'effectif des paysans de Favières est au départ assez figé, puisque les laboureurs ne sont que quinze en 1789 et 21 en 1846 (Étienne, 1930). La répartition des terres évolue radicalement dans la seconde moitié

¹² *Annuaire administratif, judiciaire et commercial de Meurthe-et-Moselle*, Nancy, N. Grosjean, 1880 ; ADMM, 9 M 12 à 16, statistique

¹³ *Statistiques de la France*, 2^e série, t. 8, 2^e partie, Paris, Imprimerie Impériale, 1860.

du XIX^e siècle ; le recensement de 1881 fait état parmi les chefs de famille de 53 cultivateurs propriétaires et treize locataires. Il s'agit là des conséquences du mouvement de morcellement et de redistribution de la propriété foncière que l'on observe partout en France à cette époque (Herment, 2014). L'enquête agricole de 1867 indique que, dans le canton de Toul dont dépend Favières, le crédit est facile à obtenir et que de nombreuses terres sont à vendre, leurs propriétaires préférant investir dans les valeurs mobilières (De Benoist, 1867).

À Favières, le milieu de l'artisanat est parmi les principaux bénéficiaires de ce bouleversement : sur un échantillon de 52 individus (chefs de famille et leur épouse) recensés comme cultivateurs propriétaires en 1881, seuls 19 ont des parents paysans et/ou propriétaires tandis que dix-sept sont des enfants d'artisans et onze des enfants de commerçants. Il n'est pas rare qu'aucun des deux conjoints d'un couple de cultivateurs ne vienne du monde agricole (dix cas au moins identifiés). Sans surprise, les familles d'artisans passées à l'agriculture sont le plus souvent celles de patrons d'un certain niveau social, dont on a vu plus haut qu'ils ont les moyens d'acquérir de la terre (boulangier, maréchal-ferrant, charron, potier, sabotier, etc.). Il y a là de toute évidence une tendance, chez les pluriactifs les plus prospères, à retrouver un statut de paysan propriétaire considéré comme une sorte d'idéal ; on retrouve des exemples similaires ailleurs en France, par exemple dans le Jura (Olivier, 2004). Ceux dont le revenu principal provient du *Verlagssystem* sont par contre trop pauvres pour pouvoir prétendre à ce retour à la terre ; les enfants de boutonnières-nacriers sont donc ici totalement absents. Plus étonnant est le fait que les familles de manouvriers n'apparaissent pratiquement pas (un seul cas) alors qu'elles sont souvent considérées comme étant les principales bénéficiaires au niveau national de cette redistribution de la propriété (Mayaud, 1999). De fait, les matrices cadastrales de Favières n'enregistrent que de très faibles achats fonciers tant chez les boutonnières que chez les ouvriers agricoles dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

L'augmentation de la perméabilité entre les professions se constate également chez les artisans, qui ont longtemps privilégié la transmission intrafamiliale. Chez les potiers de Favières, le fait que le patron de l'atelier forme le plus souvent un fils à lui succéder a engendré de véritables dynasties. Le développement du *Verlagssystem* dans la première moitié du XIX^e siècle bouscule cette situation. Les commanditaires fournissent désormais tout ou partie de l'outillage et de la matière première, tandis que beaucoup de tâches présentent un faible niveau de technicité, ce qui facilite considérablement l'accès à l'artisanat. Le travail de la nacre en est une bonne illustration. Sur un échantillon de 45 boutonnières (dont neuf femmes) recensés en 1881, seuls 19 sont nés dans des familles de petits artisans, dont le métier est d'ailleurs le plus souvent en régression : maçons (cinq cas), sabotiers (quatre cas), tisserands (trois cas) et carriers (deux cas). Beaucoup plus remarquable est la forte présence d'individus dont les parents n'appartiennent pas au monde de l'artisanat : marchands ambulants, dont l'activité est elle aussi en déclin (cinq cas) et surtout ouvriers agricoles (douze cas) et

bûcherons (quatre cas). Dans ces familles, le passage des enfants au travail de la nacre a sans doute représenté un espoir de promotion sociale, mais celui-ci sera vite déçu du fait des faibles revenus finalement dégagés.

Un dernier exemple de perméabilité est le fait que les fabricants à façon ou facteurs de fabrique qui œuvrent pour la pluriactivité ouverte et le *Verlagssystem* sont parfois des artisans ou des commerçants, qui travaillent par ailleurs pour la communauté dans un cadre plus fermé : boulanger, cafetier, épicier. Une fois de plus, la frontière entre les différentes catégories d'activités pratiquées dans le village apparaît extrêmement floue.

7. Proto-industrialisation, *Verlagssystem* et démographie

Il est donc possible de distinguer deux phases pour la période concernée. Tout d'abord, durant la seconde moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, plus de la moitié des artisans du village de Favières travaille déjà dans le cadre d'une pluriactivité tournée vers l'extérieur, mais exploitant les ressources locales (bois, pierre, argile, chanvre). Cette situation n'est pas sans évoquer certains caractères de la proto-industrialisation, telle qu'elle a été définie par Franklin Mendels : 1) exploitations agricoles insuffisantes rendant nécessaire un revenu de complément ; 2) participation des paysans par le biais de la pluriactivité ; 3) exportation des produits¹⁴ (Mendels, 1984). Toutefois, les liens avec la ville, qui jouent un rôle fondamental dans cette définition, sont ici invisibles. La marchandise, écoulee avec l'aide de commerçants locaux, est plutôt destinée à une clientèle campagnarde ; par ailleurs il n'existe pas d'indices de l'existence de commanditaires urbains. Les recherches de ces trente dernières années ont bien montré que le modèle de Mendels est loin d'être applicable partout et qu'il connaît de nombreuses variantes. Semblant résulter d'une dynamique purement locale, les activités développées à Favières durant cette première phase pourraient se rapprocher de ce que Jean-Marc Olivier, à partir de l'exemple du Jura, nomme une « industrialisation rurale douce », c'est-à-dire qui ne bouleverse pas les structures sociales en place (Olivier, 2004). Quel que soit le nom qu'on lui donne, ce processus a amené une certaine prospérité, au moins pour les patrons artisans si ce n'est pour leurs ouvriers. Cette situation a permis à la population de Favières, pourtant durement touchée par la guerre de Trente Ans, de connaître une croissance démographique remarquable. Le village ne comptait que 130 habitants en 1667, alors qu'ils sont 1078 en 1802 (Lepage, 1845 ; 1853). Cet exemple démontre une fois de plus que les revenus supplémentaires offerts par l'artisanat peuvent, dans de nombreux cas, favoriser la natalité en milieu rural (Deyon, 1979 ; Kriete, Medick, Schlumbohm, 1996).

¹⁴ Le terme d'exportation employé par Mendels peut sembler inadéquat en ce qui concerne la commercialisation des produits de Favières car, durant cette première phase, l'aire de diffusion se limite dans le meilleur des cas aux départements limitrophes. Toutefois, le fait que la théorie de Mendels ne prenne pas en compte les marchés locaux et régionaux a été très tôt critiqué (Deyon, 1984).

Une seconde phase s'ouvre dans la première moitié du XIX^e siècle, lorsque les ressources locales commencent à montrer leurs limites, notamment du fait de l'ouverture des marchés et de l'amélioration de la circulation des pondéreux. Afin de remplacer certaines professions en voie de disparition (tisserands, potiers, sabotiers, tailleurs de pierre) les rapports avec la ville deviennent alors primordiaux et s'inscrivent désormais dans le cadre d'une véritable proto-industrialisation. Les nouvelles productions mises en place (broderie, passementerie, nacre) passent en effet par des commanditaires urbains, mais s'adressent également à une clientèle plus citadine. Grâce à des mutations successives durant cette seconde phase, la proportion des métiers de l'artisanat au sein de la population active de Favières est restée à la fois remarquablement stable et très forte : les artisans constituent 56,7 % des métiers du village en 1846, 53,5 % en 1881 et 52,5 % en 1911 (tableau 2). Toutefois, les nouveaux métiers générés par le *Verlagssystem* n'ont apporté aucune amélioration notable du niveau de vie, alors qu'à la même époque les industriels lorrains pratiquent une politique de salaires relativement hauts, destinée à attirer la main-d'œuvre rurale (Gueslin, 1990). Cette stagnation des revenus a affecté d'autant plus la population active de Favières que la part des deux secteurs travaillant au service des commanditaires urbains (textile, nacre) n'a fait qu'augmenter avec le temps : 39,3 % en 1846, 65,7 % en 1881 et 68,4 % en 1911. Dans ce contexte, la présence de la ville de Nancy constituait au départ un atout indéniable, offrant de nouveaux débouchés et facilitant les liens avec les commanditaires qui y résidaient. Mais cette situation s'est finalement révélée à double tranchant : le développement considérable à partir des années 1880 du bassin industriel nancéien (Frouard, Jarville, Neuves-Maisons, Pompey, etc.) a en effet contribué à transformer de nombreux villageois des environs en ouvriers d'usine (fig. 7). À Favières, on constate que le départ d'une partie des jeunes adultes vers les emplois offerts par le milieu citadin se double chez ceux qui restent d'un indéniable malthusianisme, perceptible à travers la diminution de la fécondité à partir du milieu du XIX^e siècle¹⁵. Si l'apparition de nouveaux métiers artisanaux a semblé au départ une planche de salut pour le village, les bas revenus générés par le *Verlagssystem* ont finalement eu un impact négatif sur sa démographie : celle-ci est à son maximum en 1846 avec 1158 habitants, puis elle chute à 983 en 1881, à 833 en 1896 et à 710 en 1911.

¹⁵ BMN, Ms. 820 (186), monographies communales de Meurthe-et-Moselle, commune de Favières, 1888.

TABEAU 2 : EFFECTIFS DES DIFFÉRENTES CATÉGORIES DE MÉTIERS À FAVIÈRES D'APRÈS LES RECENSEMENTS DE 1846, 1881 ET 1911. LA FORTE REPRÉSENTATION DE L'ARTISANAT APPARAÎT CONSTANTE SUR L'ENSEMBLE DE LA PÉRIODE

Métiers de l'agriculture	1846	1881	1911
Cultivateurs, vigneron	68	133	93
Ouvriers agricoles	29	57	30
Total	97	190	123
Métiers de l'artisanat	1846	1881	1911
Artisans du bois	66	52	29
Artisans de la pierre	32	16	4
Artisans de l'argile	24	3	-
Artisans du métal	11	10	16
Artisans du cuir	8	5	4
Artisans du textile	87	97	116
Artisans de la nacre	11	87	27
Artisans de l'alimentation	8	7	9
Artisans divers	2	3	4
Total	249	280	209
Métiers du commerce	1846	1881	1911
Total	69	22	29
Métiers divers	1846	1881	1911
Total	24	31	37
	1846	1881	1911
Total général	439	523	398

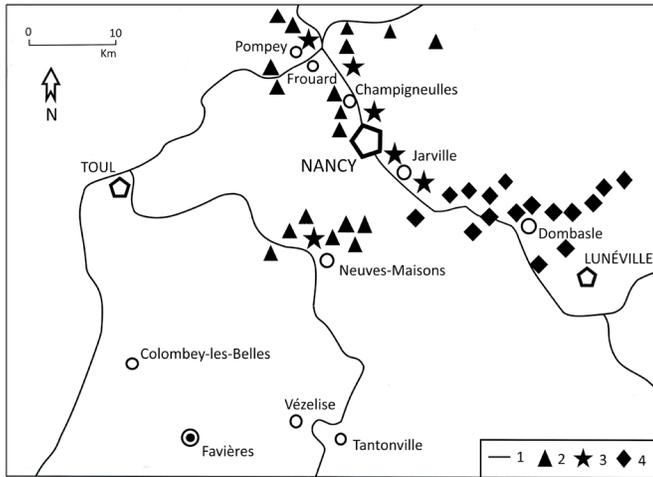


FIGURE 7 : CARTE SITUANT LE VILLAGE DE FAVIÈRES PAR RAPPORT AU BASSIN INDUSTRIEL DE NANCY ET DE SA RÉGION (ÉTAT VERS 1900). 1 : PRINCIPALES VOIES FERRÉES ; 2 : MINES DE FER ; 3 : HAUTS-FOURNEAUX ; 4 : EXTRACTION DU SEL ET SOUDIÈRES

Conclusion

L'exemple de Favières montre donc comment la pratique de l'artisanat ouvert, dans le cadre d'une pluriactivité, a permis à une communauté rurale de se développer en dépit d'un terroir agricole ingrat. Il y a là une intéressante variante de proto-industrialisation, concept dont le caractère multiforme est bien démontré (Deyon, 1984 ; Olivier, 1999). Dans le cas de Favières, la dynamique semble d'abord essentiellement locale et se rapproche plutôt d'une industrialisation douce. Une seconde phase voit le développement de nouvelles activités de type proto-industriel, dans le cadre du *Verlagssystem*. Cette mutation s'accompagne d'une plus grande perméabilité entre les différentes catégories socioprofessionnelles, qui se constate par ailleurs au niveau national dans la seconde moitié du XIX^e siècle (Gourden, 1992). Un nombre significatif d'enfants d'artisans de Favières devient alors agriculteur propriétaire tandis que, grâce au *Verlagssystem*, des familles de manouvriers et de bûcherons voient leur descendance se lancer dans l'artisanat en tant que boutonnières-nacriers.

Les causes de la disparition du *Verlagssystem* sont multiples et varient suivant les régions (Deyon, 1984). À Favières, elles sont à rechercher notamment dans le rôle ambivalent joué par la ville et surtout par Nancy, qui est la principale agglomération de la région. Le milieu citadin est générateur de clientèle, mais aussi de concurrence, car c'est lui qui diffuse dans les campagnes les produits industriels à moindre coût qui viennent « ruiner définitivement la production domestique » (Deyon, 1984 : 872). À Favières, c'est précisément ce qui a causé la chute du tissage du chanvre dans la pre-

mière moitié du XIX^e siècle, puis qui a ensuite entraîné le déclin plus ou moins rapide de la passementerie, de la confection ou de la boutonnerie. Avant de faire disparaître ces métiers, la concurrence industrielle a contribué à tirer vers le bas leurs salaires déjà bien modestes, ce qui a attiré les jeunes adultes vers les emplois urbains mieux payés, mais qui a également favorisé le malthusianisme chez ceux qui restaient au village. La question des effets bénéfiques ou néfastes de la proto-industrialisation a été souvent discutée, mais un certain consensus s'établit toutefois sur ses conséquences négatives au XIX^e siècle (Kriete, Medick, Schlumbohm, 1996). L'exemple de Favières s'inscrit donc dans une tendance globale ; il n'est pas sans rappeler ce que l'on constate chez les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, que la mise en place du *Verlagssystem* a entraîné dans la prolétarisation et a poussé à rejoindre les fabriques urbaines (Terrier, 1996). Dans le cas de Favières, cette situation a affecté tout particulièrement les femmes, qui étaient à la fois les plus nombreuses, mais aussi les moins bien rémunérées au sein de la main-d'œuvre à bon marché travaillant dans le cadre du *Verlagssystem*. Pour celles et ceux qui ont refusé les meilleurs salaires promis par la grande industrie, le droit de continuer à vivre et à travailler au pays a parfois été durement acquis.

Bibliographie

- BARBERET J. (1886), *Le travail en France - Monographies professionnelles*, Paris, Berger-Levrault.
- BATTAGLIOLA F. (2010), *Histoire du travail des femmes*, Paris, La Découverte (« Repères histoire »).
- BAUDIN F. (1992), *Histoire économique et sociale de la Lorraine, t. 1*, Nancy-Metz, Presses universitaires de Nancy et Éditions Serpenoise.
- DE BENOIST V.-L. (dir.) (1867), *Enquête agricole, 12^e circonscription : Meuse-Ardenne-Moselle-Meurthe*, Paris, Imprimerie Impériale.
- BERTAUD I. (1999), « Histoire des boutonnières de Favières », *Études Toulousaines*, n° 89, p. 31-39.
- BRAUDEL F. (1990) [1986], *L'identité de la France, t. 1*, Paris, Flammarion (« Champs »).
- DE BREVANS J. (1892), *Le pain et la viande*, Paris, J.-B. Baillière et fils.
- DELSALLE P. (1993), *La France industrielle aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles*, Gap, Ophrys (« Synthèse et histoire »).
- DEYON, P. (1979), « L'enjeu des discussions autour du concept de « proto-industrialisation », *Revue du Nord*, t. 61, n° 240, p. 9-17.
- DEYON, P. (1984), « Fécondité et limites du modèle protoindustriel, premier bilan », *Annales. Économie, Société, Civilisation*, vol. 32, n° 5, p. 868-881.
- DUBUS M., PANNEQUIN B. (1999), *La céramique française sous l'Empire à travers l'enquête des préfets*, Paris, Réunion des Musées Nationaux.
- ÉTIENNE CH. (1930), *Cahiers de doléances du baillage de Vézelize*, Nancy, Berger-Levrault.
- GRAVES L. (1837), *Précis statistique sur le canton de Méru*, Beauvais, Achille Desjardins.
- GOURDEN J.-M. (1992), *Le peuple des ateliers, les artisans au XIX^e siècle*, Paris, Créaphis.
- GUESLIN A. (1990), « Pluriactivité et mutations économiques. L'exemple d'un département lorrain dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Annales de l'Est*, n° 2, p. 115-130.
- HAXO E. (1856), « Situation de la broderie dans le département des Vosges », *Annales de la Société d'Émulation du Département des Vosges*, vol. 9, n° 1, p. 41-102.
- HERMENT L. (2014), « La capitalisme agraire au XIX^e siècle : le champ des possibles », *L'homme et la société*, n° 193-194, p. 17-36.
- KELLENBENZ H. (1963), « Industries rurales en Occident de la fin du Moyen Âge au XVIII^e siècle », *Annales. Économie, Société, Civilisation*, vol. 18, n° 5, p. 833-882.
- KNITTEL F., RAGGI P. (dir.) (2013), *Genre et techniques, XIX-XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Histoire »).
- KRIETE P., MEDICK H., SCHLUMBOHM J. (1996), « Proto-industrialisation : bilan et perspectives. Démographie, structure sociale et industrie à domicile moderne » in R. LEBOUTTE (dir.), *Proto-industrialisation - Recherches récentes et nouvelles perspectives*, Genève, Droz (« Publications du Centre d'histoire économique internationale de l'Université de Genève, n° 11 »), p. 29-71.

- LEPAGE H. (1845), *Le département de la Meurthe*, Nancy, Peiffer.
- LEPAGE H. (1853), *Les communes de la Meurthe*, Nancy, A. Lepage.
- MARQUIS J.-J. (1804), *Mémoire statistique du département de la Meurthe*, Paris, Imprimerie Impériale.
- MAYAUD J.-L. (1999), « De la pluri-activité paysanne à une re-définition de la petite exploitation rurale », *Annales de Bretagne*, vol. 106, n° 1, p. 231-248.
- MENDELS F. (1984), « Des industries rurales à la protoindustrialisation : historique d'un changement de perspectives », *Annales. Économie, Société, Civilisation*, vol. 39, n° 5, p. 977-1008.
- MICHEL L.-A. (1822), *Statistique administrative et historique du département de la Meurthe*, Nancy, Michel.
- MOLL L., GAYOT E. (1865), *Encyclopédie de l'agriculteur*, Paris, Firmin Didot.
- OLIVIER J.-M. (2004), *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*, Paris, Éditions du CTHS.
- PRÉVOT C. (2010), « La dentelle de Mirecourt – la broderie – les boutons de nacre de Favières », in *La Lorraine*, Paris, Christine Bonneton, p. 136-143.
- RINAUDO Y. (1987), « Un travail en plus : les paysans d'un métier à l'autre », *Annales. Économie, Société, Civilisation*, vol. 42, n° 2, p. 283-302.
- TARDIEU A. (1862), *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité*, t. 3, Paris, J.-B. Baillièere et fils.
- TERRIER D. (1996), *Les deux âges de la proto-industrie, les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- TULARD J. (1970), « Problèmes sociaux de la France napoléonienne », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 199, p. 135-160.
- VOILLIARD O. (1961), « Le travail des brodeuses lorraines au XIX^e siècle », *Actes du colloque sur l'artisanat (Besançon, 10-12 juin 1960)*, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 45, Paris, Les Belles Lettres, p. 121-131.
- VOLPE T. (1999), « La civilisation matérielle dans les campagnes lorraines, XVII^e et XVIII^e siècles », *Annales de l'Est*, n° 1, p. 63-104.
- XARDEL, A. (dir.) (1879), « L'industrie dans le département de Meurthe-et-Moselle », *Journal de la société statistique de Paris*, t. 20, p. 227-246.